

Splendeurs et misères des signes

Signs & Wonders

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, Number 3, Spring–Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gravel, J.-P. (2001). Review of [Splendeurs et misères des signes / *Signs & Wonders*]. *Ciné-Bulles*, 19(3), 14–15.

Splendeurs et misères des signes

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Quand on sait que Jonathan Nossiter a commencé sa carrière cinématographique comme «larbin» — ce sont ses termes — sur le plateau de **Fatal Attraction**, il est difficile de ne pas sourire. Promu par Adrian Lyne du jour au lendemain au titre d'assistant-réalisateur en cours de tournage, Nossiter ne cachait pas son dégoût pour ce film qu'il trouvait «nul, misogyne et typiquement reaganien». Est-ce pour revenir à la charge, pour proposer sa propre vision d'une «attraction fatale» (car attraction fatale il y a), que Nossiter a fait **Signs & Wonders**? Allez savoir. Cette piste biographique n'en serait qu'une de plus parmi celles que nous tend le complexe enchevêtrement de codes et de symboles que propose le film.

Diplômé en arts visuels, détenteur d'une licence en grec ancien et voyageur depuis l'enfance, Nossiter (qui partage son temps entre ses activités de sommelier et son métier de cinéaste) a toujours été hanté par l'influence qu'exerce le climat politique et urbain sur l'identité personnelle. Sa première fiction, **Sunday**, suivait deux déclassés, un informaticien congédié passant ses nuits dans un abri et une actrice sans travail, dans le quartier Queen's à New York (autant dire un *no man's land*), alors que s'engageait entre eux une joute tissée de vérités et de mensonges, créant un contact humain à la fois authentique et fictionnalisé.

Très différent de facture et tourné sur support numérique, **Signs & Wonders** poursuit et déplace cette réflexion en décor européen, dans un climat politique qui lorgne plus directement du côté de la mondialisation. Aidé par la musique expérimentale d'Adrian Utley (la tête pensante de Portishead), nourri de sa connaissance de la ville d'Athènes et par son scénariste de toujours (l'écrivain et poète James Lasdun), Nossiter propose cette fois un film dédaléen, entre le *soap opera*, le suspense et le labyrinthe mental, où, à travers ses personnages, l'Europe — qui accorde plus d'importance à l'Histoire et la mémoire, mais est aussi fort menacée par la «macdonaldisation» ambiante

— se frotte une fois de plus à la puissance de l'Amérique, toujours conquérante, toujours disposée à faire table rase du passé pour s'engager dans de nouveaux départs, sans notion de «mémoire» ou d'«expérience».

Imbu d'un sens inné de la «prédestination», Alec Fenton (Stellan Skarsgård) est donc le représentant de cette pensée intuitive. Suédois d'origine et Américain «par choix», Alec vit à Athènes avec sa femme Marjorie (remarquable Charlotte Rampling) et sa petite famille, et s'amuse à voir dans le monde qui l'entoure, avec la complicité de sa fille (Ashley Remy), un grand terrain de jeux où chaque détail est l'occasion de devinettes, de jeux de mots et d'interprétations. Cette pensée ludique révèle son côté sombre quand Alec, charmé par la chevelure blonde et le foulard jaune d'une collègue, Katherine (Deborah Kara Unger), se lance dans une aventure qu'il croit sans lendemain lorsqu'il avoue tout à sa femme. Pourtant, à l'occasion d'une sortie en ski, Alec retrouve Katherine «par hasard» et abandonne tout pour l'accompagner en Amérique. Neuf mois passent. Fatiguée d'entendre Alec ânonner sur le hasard qui les a réunis, Katherine avoue avoir manipulé Alec: ton attachement aux signes, lui dit-elle, te rend vulnérable. En effet, dénuée de mystère, la relation perd tout intérêt pour Alec, qui retourne à Athènes pour constater qu'un autre homme, Andreas (Dimitri Katalifos), journaliste grec conscientisé politiquement, et qui souhaite ouvrir une banque d'archives consacrée à la complicité américaine de la dictature des colonels, semble entré pour de bon dans la vie de Marjorie.

Devant cet échec, Alec, au lieu de s'interroger lui-même, cherche à l'extérieur des preuves du retour prochain de Marjorie. Et c'est au moment où Alec, justement, n'arrive plus à décoder le réel, et que le spectateur, jusqu'à un certain point, gagne une avance sur lui, que la machine du récit s'emballe, déployant, malgré quelques aspects ostentatoires, une entreprise assez réussie de «direction de spectateur». Des accidents se produisent qui ont l'air d'attentats, les

amants séparés s'espionnent et se traquent: bref, tous les éléments sont là pour proposer ce que Nossiter appelle un «thriller sentimental», où la tournure des événements excite les soupçons des uns et l'espérance des autres. Ce faisant, Nossiter utilise des codes de genre pour mieux nous dérouter: celui du suspense hitchcockien par exemple, où un homme est «perdu» par une femme blonde et manipulatrice (Katherine) et cherche ensuite son salut auprès d'une femme brune (Marjorie). De la même façon, chaque protagoniste semble effectivement prédestiné à quelque chose, sans autre forme de procès. Comme homme de principes perdu dans une époque qui n'en a plus, Andreas semble éternellement voué à manger des coups, tandis que s'efface la mémoire historique qu'il défend. Comme *self-made-man* «élu», optimiste et ...américain, Alec a un destin qui lui est favorable sans qu'il ait eu, pour cela, à déployer quelque effort, et les nuances du jeu de Charlotte Rampling nous font effectivement penser qu'après les événements relatés par le film leur union sera ressoudée. Et le film va ainsi, usant de ses multiples niveaux de sens, tantôt pour nous confondre, tantôt pour souligner, au contraire, le sens «caché» de ce qu'il nous raconte.

Dans la peau de cet Américain à Athènes, Stellan Skarsgård avance avec un mélange d'entêtement et de charme, à la fois monstrueux et attendrissant, longtemps pathétique auprès du spectateur tant est palpable son décalage face aux événements. Malgré un soin égal porté par Nossiter pour tous ses personnages, d'ailleurs fort bien interprétés, Alec demeure la figure centrale, celle autour de qui tout s'orchestre pour confirmer, finalement, ses intuitions les plus folles. Ce n'est sans doute pas par hasard que l'une des clés essentielles du film, à la fois visible et obscure (car il s'en faudrait de peu pour que les dernières 20 minutes du film soient d'un total hermétisme), se trouve dans ses clins d'œil envers le monde de Lewis Carroll dans *Alice au pays des merveilles*. Les allusions sont là, visibles, avec son passage d'un lapin blanc dans la scène d'ouverture (qu'Alice poursuit comme Alec est captivé par le foulard jaune de Katherine); avec tout son réseau de clés et de portes, petites et grandes; avec toute la symbolique qui entoure dans le film la consommation de pâtisseries (comme les tartes et potions qui font grandir Alice); avec le jeu de croquet auquel s'adonnent, au détour d'une scène, Marjorie et Katherine; et la dernière séquence du film, évidemment, où Alec,



emprisonné dans un commissariat traversé par tout le «jeu de cartes» du procès d'Alice, semble avoir la révélation, en lisant un extrait du livre de Carroll, que, bientôt dans le film, il y aura mort d'homme.

Or, l'essentiel de ce lien, si étroit qu'il s'affiche dès le titre du film, tend vers un au-delà que servent ces clins d'œil parfois ostentatoires. En acceptant l'invitation de lire *Alice au pays des merveilles*, le spectateur découvre, en plus d'un texte magnifique, la clé du charme dangereux d'Alec, cet homme-enfant obstiné aussi imbu de certitudes volatiles que son *alter ego* Alice en vient à penser que «tant de choses bizarres venaient de se passer dernièrement [qu'elle] avait commencé à penser que rien n'était vraiment impossible». Au conquérant américain, bien inconscient et toujours, semble-t-il, imbu de son bon droit, rien n'est vraiment impossible non plus. En préparant le terrain des retrouvailles d'Alec et de Marjorie, qui resteront hors champ, *Signs & Wonders* semble ajouter, derrière sa réflexion inquiète sur la mondialisation, l'histoire d'un couple qui parvient, envers et contre tout, à renoueler son amour, même sur les débris de l'Histoire. Décidément, le dernier film de Nossiter est aussi beau qu'il nous laisse perplexe. ■

«Est-ce que je vois jaune?»
Alec (Stellan Skarsgård)
et le foulard de Deborah
Kara Unger dans *Signs &
Wonders*

Signs & Wonders

35 mm / coul. / 105 min /
2000 / fict. / France

Réal.: Jonathan Nossiter
Scén.: James Lasdun
et Jonathan Nossiter
Image: Yorgos Arvanitis
Son: Thierry Lebon
Mus.: Adrian Utley
Mont.: Madeleine Gavin
Prod.: Marin Karmitz
Int.: Stellan Skarsgård,
Charlotte Rampling,
Deborah Kara Unger,
Dimitri Katalifos, Ashley
Remy, Dave Simonds